

en respecter une en général, quand il rejette en dehors des droits de l'homme une partie de l'humanité et ne la considère que comme des masses de chair et de sang faites pour être bâtonnées ? »

Philosophe à ses heures, l'empereur s'amusa à noter certaines de ses pensées. En voici quelques-unes cueillies au hasard.

—« La lutte est le charme de la vie. Quand elle cesse, c'en est fait de la machine : l'esprit s'est enfui. Mais tant que l'esprit est à son poste et que le cœur bat, la lutte est perpétuelle : et dans la lutte seulement est la vie qui se termine elle-même par le combat suprême de la mort.

—« Il faut commencer par obéir et par apprendre à apprendre, pour plus tard commander et enseigner à enseigner.

—« On reconnaît ceux qui sont grands à leurs ennemis ; les hommes qui n'en ont point n'ont pas non plus d'amis en partage.

—« Le mouvement de développement dans la vie des peuples est un courant puissant et irrésistible. Les hommes qui ont été vraiment grands ont fixé leur attention sur ce courant : ils en ont étudié la direction et la force, et lui ont creusé un lit pour l'avenir. C'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres de la situation et qu'ils ont laissé aux siècles leur empreinte. Les hommes ordinaires se tiennent assis sur le bord. Ils gémissent sur la violence et sur la rapidité du torrent. Les fous lui opposent des digues ; ils sont emportés par lui et ils laissent après eux l'héritage d'une inondation.

—« On peut faire attendre les grands, on ne doit jamais faire attendre les petits. Les grands ont de l'argent et par conséquent du temps ; pour les petits, le temps est de l'argent.

—« Celui qui ne craint point la mort a fait un grand progrès dans la vie.

—« Il est plaisant de voir comment les hommes ne font en réalité que se tromper mutuellement, tout en se trompant eux-mêmes. Une

tromperie en efface une autre. Quant aux scrupules qu'une première tromperie soulève parfois dans la conscience, on s'en débarrasse bien vite par une seconde ingénieusement imaginée pour calmer les nerfs. Il n'y a de vérité que Dieu, mais aussi que d'illusions il dissipera au Jugement dernier ! Combien de gens alors feront cette découverte amère, qu'ils se sont trompés jusqu'au jour de la mort.

—«Souverains et ministres—parmi ces derniers surtout, le ministre des finances—devraient toujours posséder des biens imposables, sur lesquels ils pourraient expérimenter à merveille et par eux-mêmes toute l'échelle de l'élévation des impôts.

—« Une preuve manifeste d'intelligence et d'entente de la vie est de savoir s'accommoder avec dignité et avec grâce à ce qu'on ne peut éviter, et de savoir trouver un bon côté aux situations les plus désagréables.

—« Dans la discussion, celui qui se passionne est perdu : car la passion renonce aux arguments pour les affirmations violentes et brutales.

—« On commence les révolutions avec de belles paroles ; on les achève avec du sang.

—« L'ambition est un ballon. Jusqu'à une certaine hauteur pour l'aéronaute l'ascension est agréable : elle lui fait jouir d'une vue splendide et d'un panorama immense. Mais quand il monte plus haut, le vertige survient : le tableau est couvert de brouillard ; il est confus : l'air se raréfie et finalement il risque de faire une chute et de se casser le cou.

—« Les nations qui exercent l'empire n'apprennent pas les langues étrangères, mais elles forcent les nations plus faibles à apprendre la leur. C'est seulement lorsqu'une nation commence à décliner qu'elle se met à balbutier des idiômes étrangers ; témoins les Romains à l'égard du grec.

—« Les choses bien réussies sont celles qui une fois faites, semblent exister ainsi depuis longtemps.

—« Le corps met plus de temps à se décomposer que la mémoire du mort à s'effacer. »

La note poétique et virile est la prédominante de Maximilien. Il écrit alors des pages d'un coloris chaud, enlevé, vibrant. Lisez ce qu'il dit sur les combats de taureaux :

—« Je ne cherche pas à le nier, écrit-il, j'aime les anciens temps ; non pas ceux du siècle dernier, où dans le nimbe de la poudre et du fard, au milieu des foules et des langoureuses idylles, à travers les prés fleuris, on s'avancait en roucoulant vers le béant abîme ; non, mais les temps de nos vieux ancêtres, où l'esprit chevaleresque se développait dans les tournois ; où les femmes étaient fortes, ne demandaient pas un flacon d'odeurs et ne feignaient pas de s'émouvoir pour une goutte de sang répandu ; où l'on chassait le sanglier et l'ours en pleine forêt, et non comme aujourd'hui derrière des barricades ! Ces temps ont enfanté une race énergique. Et nous que nous est-il resté des divertissements virils de nos pères ? La chasse peut-être ? Hélas ! pas même la chasse ! Nous nous appelons chasseurs, mais nous ne faisons en somme autre chose que fusiller à distance respectueuse et en parfaite sécurité

de pauvres bêtes apprivoisées. La guerre seule subsiste, la guerre que depuis trente ans les efforts de nos modernes philosophes n'ont pas réussi à supprimer—et avec elles ont survécu deux plaisirs chers à certaines nations. Le premier est la chasse au renard en Angleterre, où l'homme s'expose à des dangers vraiment dignes de lui, et ne redoute aucun obstacle pour arriver à son but. On a beau dire que c'est une chose vaine de mettre sa vie en péril pour un objet insignifiant ; je crains fort que ceux qui reculent devant les dangers inutiles ne retrouvent pas leur courage au moment de la nécessité. L'autre plaisir est la *corrida* espagnole, véritable fête populaire des anciens temps. Elle surexcite, il est vrai, les passions violentes et sauvages qui sont au fond de la nature humaine, mais elle développe aussi le courage et l'énergie. Celui qui prend à ce spectacle un plaisir enthousiaste ne manquera pas de cœur pour d'autres choses plus importantes, et tout au moins il ne s'énervera pas dans une mortelle apathie. Il y a encore chez ce peuple un fier et noble esprit chevale-

resque ; et en dépit de ces jeux sanglants que leur ont légué leurs ancêtres, les Espagnoles de nos jours sont pieux et bienfaisants. Chaque chose a son caractère, et le cachet de son époque ; la variété en ce monde est le plus grand charme de l'existence. »

Causant de la force, ne disait-il pas un jour en parcourant la *Tribune* de Florence ?

« Le groupe des *Lutteurs* me frappe par sa vérité, par sa vie. C'est une image fidèle et hardiment conçue de la virilité et de la beauté antiques : elle nous reporte aux temps des jeux olympiques, vers cette jeunesse du monde où le corps ne succombait pas comme aujourd'hui sous le débordement maladif des forces intellectuelles, où il y avait harmonie entre le physique et le moral, où l'homme n'était complet qu'à la condition d'être sain et vigoureux. On voit les athlètes se sourire aux applaudissements d'une foule enthousiaste : la lutte est indécise, l'assistance haletante les contemple et se demande quel sera le vainqueur. Tous deux sont d'une

force herculéenne : les yeux brillent, les muscles se tendent, on dirait deux lions en un combat acharné ; un moment ils s'abattent dans le sable de l'arène : un léger nuage de poussière les déroberait aux regards, mais bientôt ils reparaisent. Le vaincu veut se relever : l'autre l'a déjà saisi par l'épaule, et lui appuyant sur le flanc son genou nerveux, rend inutiles tous les efforts de son bras. Au milieu de l'enthousiasme universel, il attend ainsi triomphant la couronne du vainqueur. La Grèce tout entière a assisté au combat ; voilà sa récompense. C'est ce moment le plus émouvant de la lutte—quand le vainqueur enlace son adversaire étendu sous lui—que l'artiste a fixé dans le marbre et conservé à la postérité. »

Admirateur de la vie puissante que l'art antique savait donner à la pierre, tout de même, Maximilien préférerait contempler la magnificence plus sereine des couleurs. Ses études sur les grands maîtres que vous venez de lire, en font foi.

Vous avez eu la note virile : étudions maintenant la note poétique.

Nous sommes au Brésil, en pleine forêt vierge.

— « Nous nous dirigâmes vers une forêt magnifique. Un long sifflement aigu, semblable à celui qu'on entend sur les chemins de fer, se mit à retentir dans la profondeur des bois. Ce bruit singulier s'élève trois fois par jour dans les forêts de la zone tropicale, le matin, le midi, et à la chute du jour. L'auteur de ce long soupir, plein d'angoisse, est une cigale, la *cicada manifera*. On ne peut ni la voir ni la découvrir ; mais son cri donne le signal régulier et infaillible de ce bruit étrange, indescriptible qui retentit à certains moments sous les tropiques. C'est comme un vaste concert de voix invisibles, accordées sur tous les tons qui résonne dans l'atmosphère paisible des forêts. Vous n'apercevez rien, vous n'observez aucun mouvement ; pas une branche agitée, pas un murmure dans le feuillage. Soudain retentit ce long sifflement, tantôt tout près de vos oreilles, tantôt à une grande distance ;

c'est comme l'appel du veilleur. Avant l'heure du midi tout n'était que silence ; à peine entendait-on bourdonner un insecte : ce signal annonce que le silence est arrivé à son terme. Aussitôt s'élève sur tous les tons, un chant de joie universelle par saluer l'astre fécondant, parvenu au zénith. D'abord ce long appel est suivi de quelques accents isolés, semblables au prélude des instruments ; puis les voix se multiplient et ce sont des murmures, des cris, des tintements, des roulades ; la mesure s'introduit dans la mélodie et le grand unisson de la vie retentit avec de pleins accords sous les voûtes de l'immense cathédrale de verdure. L'impression est souveraine. On se sentait isolé sous l'éclat sévère des plantes muettes ; on marchait en silence sous le poids de la chaleur du jour, au milieu de ces splendeurs féériques mais inanimées : tout à coup on se sent salué de tous côtés, par un concert invisible. Cette forêt pénétrée d'un puissant souffle de vie, cette ombre mystérieuse, sous laquelle des milliers de plantes inconnues goûtent le repos du midi, et enfin ce

merveilleux concert exaltèrent en moi cette admiration enthousiaste, ces transports de joie, dont mon âme était remplie depuis mes premiers pas sur ce sol nouveau.

« En marchant sous la voûte épaisse de la forêt, je passai en revue les souvenirs de mes nombreux voyages et j'arrivai à cette conclusion. L'homme qui a le sentiment de la nature doit voir trois grands spectacles pour connaître ce que la terre offre de plus sublime : d'abord, une matinée dans les Alpes, sur un sommet élevé dans l'air pur, loin du mouvement du monde. Là, environné des richesses de la flore alpestre, comme d'un magnifique émail naturel, gentianes azurées, roses souriantes, pensées, myosotis, œillets et violettes, baignés dans la fraîche vapeur du matin que percent peu à peu les rayons de la lumière, il voit les étoiles s'éteindre dans le firmament argenté. Une haleine puissante semble soulever le sein de la terre qui se réveille. Les flocons de nuages se dissipent dans les vallées : l'orient se couvre d'une teinte de pourpre qui devient de plus en plus éclatante : les

cimes et leurs champs de neige sous la lumière dorée, s'éclairent de plus en plus : les sapins secouent la rosée de leurs branches. Soudain le soleil franchissant les dentelures des monts gigantesques s'élève dans tout son éclat, envoyant ses rayons comme des messagers de joie aux vertes vallées et aux lacs étincelants : et de toutes les profondeurs montent, en signe de gratitude, le chant des oiseaux et le son harmonieux des cloches.

« Tel est le premier tableau. Le monde est celui du milieu du jour dans le paradis des tropiques, avec cette exubérance de parfum et de fleurs, de vie et de sons, avec ce sentiment d'allégresse qu'éveille le soleil à son apogée,—voluptés que mon cœur savourait en ce moment avec une admiration pleine de reconnaissance.

« Le troisième tableau est celui du soir dans le désert, quand le disque enflammé, voilé d'une teinte de sang, s'abaisse dans les vapeurs où se joue le mirage, au moment de disparaître à l'horizon lointain, dans la mer de sable. Le firmament devient pourpre ; la vaste plaine se couvre

d'une poussière d'or et d'argent ; peu à peu les couleurs s'effacent, le ciel se constelle de diamants. Les vautours planent, et semblables à de noirs fantômes, décrivent leurs cercles sur l'arrière plan, où règne une blancheur de fournaise ; le chameau comme une ombre en voyage poursuit silencieusement sa route. Les croyants prient tournés vers la Mecque, tandis que les étoiles du couchant allument leurs flambeaux sur la voûte au sombre azur. Un souffle frais et vivifiant qui est le baume de la nuit, passe comme une douce haleine sur le sol argenté ; la lune dans son plein, et deux fois plus grande au début de sa carrière, s'élève calme et pure du côté de l'orient.

« Quiconque a recueilli ces trois tableaux dans son âme est un initié. Le culte de la nature non-seulement lui est permis ; il est pour lui obligatoire.

« Je marchais entre deux murailles de feuillage. Tout à coup un objet passa devant moi ; rapide comme la pensée. Mes sens étaient tellement éveillés que rien ne m'échappait, ni un son, ni

un mouvement. Je vis de nouveau cet objet passer comme l'éclair, s'élever et s'abaisser. Ce mouvement se concentra devant une liane tout près de moi ; c'était une vibration incessante, un bourdonnement, une oscillation mille fois répétée. On eût dit une pensée saisie au vol et enfermée dans un battement d'ailes, pensée flottante et suspendue dans les airs. J'étais en présence d'une colibri. Les Brésiliens l'appellent *Beija flor*, baise fleur. Ici la réalité dépasse toute description, toute attente. Ce petit être est insaisissable : on ne saurait reproduire ses mouvements, ni le garder en captivité. Semblable à une image apparue en songe, il se trouve là sans être attendu et fuit au moment le plus intéressant. Ce n'est que mort qu'il tombe entre les mains de l'homme.

« Le colibri ne se laisse pas plus analyser que l'arôme des fleurs. Il est si petit, si gracieux, si rapide qu'il se soustrait en quelque sorte à la définition commune de la substance des corps. Il semble ridicule de le classer dans les règnes de la nature. C'est une mignonne créature qui